

# Histoires d'îles, d'ailes & d'art au soleil tropical

*Réunion – Martinique – Java*

Franck Michel



## 1. Le Lazaret de La Grande Chaloupe, à La Réunion, un endroit à (re)découvrir !

Voici un lieu de mémoire à ne pas manquer si d'aventure vous débarqueriez un jour dans cet appendice de France tropicalisée perdue en plein Océan indien !

Nul doute, si vous arrivez dans l'île de la Réunion, commencez donc par visiter le Lazaret de la Grande Chaloupe. Pour y aller : grimper à La Montagne, puis redescendez par le chemin des Anglais, première véritable « route » insulaire, un chemin aujourd'hui pacifié et pédestre qui vaut largement le détour comme le prouve tout simplement la splendide vue sur la côte qu'on admire en haut du sentier ! Une fois en-bas, la mer est à deux pas, tout comme la bruyante et très prisée 4 voies... Même avec le bruit des vagues on revient vite sur terre. La Grande Chaloupe et son Lazaret sont sur la gauche, juste après le « ti train », autre vestige patrimonial d'une époque révolue.

Entre mer et montagne, entre la cité portuaire de La Possession et le chemin grandiose des Anglais, le Lazaret de la Grande Chaloupe marque une étape fondamentale dans l'histoire de l'île de la Réunion. Ce « lazaret » est l'antichambre oubliée de ces engagés – pour la plupart indiens – venus dans la seconde partie du XIXe siècle pour travailler et pour certains s'installer durablement dans l'île. Ledit Lazaret cependant recueille bien plus qu'il n'accueille. Il compte et contrôle les nouveaux arrivants, ces « entrants » engagés et rarement enrégés, en quête d'abord de gain et de pain. Et puis le Lazaret, qui n'est pas qu'un purgatoire, est aussi un havre de paix et de soins, aussi « il » - de par sa fonction et grâce au personnel – soigne les engagés même si parfois il se doit bien de les enterrer. C'est donc en partie dans ce lieu emblématique que s'est joué le destin de l'île et en tout cas la partition bigarrée de sa carte du métissage. Une mixité modèle et problématique, aussi vantée qu'inventée. Par les « marmailles » du coin comme par les « zoreils » petits et grands confondus.

Le Lazaret de la Grande Chaloupe a longtemps été abandonné. Construit en 1861, « occupé » jusqu'à la fin des années 1930, sa restauration à des fins patrimoniales et mémorielles ne débutera qu'en 2004, et le site ouvrira ses portes au public cinq ans plus

tard. C'est donc aujourd'hui le moment opportun de s'y rendre. Pour voir, pour se souvenir et surtout pour comprendre un passé qui a encore trop de mal à passer.

Retour au milieu du XIXe siècle. La fin du système esclavagiste est annoncée le 20 décembre 1848 par Sarda-Garriga, commissaire général de la République. Sur la fameuse place du Barachois, à Saint-Denis, 58308 esclaves sont officiellement libérés en ce jour... Non pas le 27 avril 1848 (proclamation de l'abolition par le gouvernement de Victor Schoelcher) mais le 20 décembre, car la Réunion est loin de la métropole et aime à se distinguer, et puis aussi histoire d'attendre la fin de la récolte de la canne à sucre, ultime victoire (celle-ci pour une fois à la Pyrrhus!) et négociation des planteurs colons qui, pourtant, parviendront pour les plus malins et cyniques d'entre-eux, à continuer d'exploiter illégalement de nombreux noirs pendant de trop longues années.

Dès 1849, ce sont de nouvelles formes de mobilités qui s'annoncent : des milliers d'immigrants venus en majorité du sous-continent indien, mais aussi d'Afrique de l'Est, de Madagascar, des Comores, de Rodrigues, de Chine, d'Indochine, vont « échouer » sur les côtes de Bourbon puis dans ce lieu de passage, de triage, de fichage. Car il s'agit bien d'un espace de passage, d'un centre de tri, dont le statut varie entre celui d'une prison et celui d'un hôpital. Souvent les deux à la fois. Nombreux seront celles et ceux qui y laisseront leurs dernières forces, leur dernier souffle, comme l'attestent les tombes – dont particulièrement une bien en évidence – ainsi que l'inscription « cimetière » juste à côté du bâtiment-hospice principal.

Tout a commencé avec la signature de la convention franco-britannique permettant l'embauche à la Réunion de travailleurs immigrés indiens, de loin les plus nombreux à être passés par la case – pas très créole pour l'heure – « lazaret ». Ce dernier est avant tout un lieu de quarantaine. Un « site » de passage obligatoire pour tous les travailleurs libres ou sous contrat, mais également pour tous les voyageurs au long cours...

Le Lazaret de la Grande Chaloupe a été, de 1861 jusque dans les années 1930, date de sa fermeture, un laboratoire forcé du métissage, un lieu chargé à l'origine aussi de la

diversité culturelle aujourd'hui à l'oeuvre. Longtemps enfoui dans la mémoire collective, voire relégué dans les oubliettes de l'Histoire, et cela même si l'esclavage n'est ici guère de mise, le lieu avait mauvaise réputation. Surtout avec le temps qui défile et les temps qui changent. La Lazaret a encore vu son image se ternir juste après la Seconde Guerre mondiale lorsque des prostituées, parquées ici dans un but supposé de rééducation, y séjournèrent sous la contrainte et dans la misère...

Mais revenons à la fin du XIXe siècle. Après l'abolition, les esclaves marrons descendent des « Hauts » pour proposer leurs services aux grands exploitants et propriétaires tandis que de nombreux petits exploitants blancs désargentés montent dans les « Hauts » dans le but de ne pas se retrouver côte à côte avec les anciens esclaves... et à devoir faire le même boulot qu'eux ! Face à cette défection massive, et parce que les affaires n'attendent pas, les colons planteurs font appel à une main d'oeuvre étrangère – les « engagés » – recrutée dans les Suds colonisés et principalement en Inde.

Il s'agit là de travailleurs pauvres, percevant un modeste salaire, mais dont les conditions de vie restent proches de l'esclavage... Un bien pour un mal ? C'est à se demander ! Ils sont engagés pour des contrats allant de 5 à 10 ans mais ils se retrouvent souvent coincés dans l'île et sombrent dans la misère et l'oubli dès la fin de leur contrat non renouvelé... L'année précédant l'ouverture du Lazaret de la Grande Chaloupe, l'île comptait déjà 74472 travailleurs engagés. Il importait, pour la jeune République, de « canaliser » au mieux cette population et surtout de « protéger » les autochtones des diverses épidémies qui se propageaient rapidement. La misère et la maladie sévissaient partout tandis que les inégalités sociales augmentaient. Et, comme souvent, ces mêmes années furent très prospères pour le commerce « national » et plus encore pour le capitalisme colonial réunionnais. Des pauvres encore plus pauvres et des riches toujours plus riches. L'éternelle ritournelle. Sous les cocotiers ou non, la dure loi du marché ne laisse guère d'espoir à la justice des hommes.

En résumé, ce lieu de mémoire incontournable est aujourd'hui essentiel pour saisir la réalité locale, pour comprendre l'histoire du peuplement, et bien sûr les racines de la

mixité sociale, religieuse et culturelle à la Réunion. Et puis visiter cet espace de survie d'antan, c'est également se remémorer le passé douloureux de ses occupants pendant la quarantaine (qui pouvait se prolonger *ad eternum!*), avec un climat tropical étouffant et surtout un climat de peur, de maladie et, *in fine*, de mort... Car elle rôde partout.

Sur place, trois bâtiments principaux composent le site dont un totalement rénové et un autre destiné à un bel espace d'exposition. L'histoire du Lazaret de la Grande Chaloupe s'affiche sur les murs et celle de l'engagisme devient soudain plus claire et connue de tous. Ou presque. Car les visiteurs de cette mémoire ne sont pas (encore) légion... En sept étapes, les visiteurs motivés parcourent et apprennent les dures réalités historiques de la quarantaine, ici comme en d'autres lieux répartis dans l'île, ils découvrent également les détails propres au passé de la Grande Chaloupe, de la vie du rail à celle du centre, le quotidien et les profils des engagés-pensionnaires, les portraits des médecins en charge du lieu, les effets et les dégâts des terribles maladies contractées : peste, choléra, variole, etc. Avant tout une redoutable zone de transit, le Lazaret est aussi une gare de triage et, pour les plus malchanceux, leur dernier refuge avant la tombe ou l'urne.

Depuis 2009, ce lieu de mémoire est fort bien restauré et désormais ouvert au public. Sa visite devrait être un préalable à la découverte historique et culturelle de l'île. Fouler ce lieu est un moment fort, émouvant voire éprouvant. Les entrants actuels, touristes ou *zoreils* (ou z'oreilles) notamment, devraient d'emblée débarquer au Lazaret, comme par écho aux faits et gestes des anciens engagés passés par le « centre ». Histoire d'imaginer, dans un laps de temps finalement très bref, ce que pouvait être le quotidien des milliers d'immigrés engagés arrivés ici en transit obligé... Après, les magnifiques cirques naturels de Mafate, Cilaos et Salazie sont également indispensables, pour d'autres tragédies et d'autres réalités historiques, celles notamment des « marrons » contraints ou résolus à fuir l'oppression et l'esclavage... Mais c'est là un autre sujet, encore plus brûlant, c'est sûr. L'engagisme à la Réunion ne renvoie pas à une histoire taboue mais il reste occulté et même rejeté dans un passé flou et méconnu. En parler brièvement ici, dans ce court article, tout en évoquant par la même occasion le Lazaret de

la Grande Chaloupe, n'est pour ma part qu'une modeste façon de contribuer à promouvoir la visite du lieu, ainsi qu'à lutter contre l'oubli et à perpétuer cette mémoire douloureuse.

**A lire :** - Ouv. Coll., *Le Lazaret de la Grande Chaloupe*, Saint-Denis, CRDP, 2011. Un livret officiel et très complet livré avec un intéressant DVD ; - Thirel S. & Fernando D., *Jaya, engagé indienne*, Saint-Denis, Des bulles dans l'océan, 2011. Une jolie BD vite lue mais très instructive.



## **2. Du Marin à Saint-Pierre... ou de l'art en bord de mer à la Martinique**

*De quelques fresque murales, historiques et culturelles, au Marin*

Douce peut-être mais marine certainement, cette petite cité côtière qui évoque le grand large – avec sa clinquante marina notamment – opère un détour temporaire par l'art urbain ou plutôt municipal. Ainsi, dans le cadre de la Biennale d'art contemporain, la ville du Marin rhabille joliment ses murs et rappelle par la même occasion la présence africaine au sein du passé comme du présent de la Martinique. Une belle escapade juste à deux pas du marché couvert et très touristique...

*Une exposition à l'entrée de la ville martyre de Saint-Pierre*

La ville de Saint-Pierre fut jadis le fleuron colonial de la présence française à la Martinique, un rêve qui s'est enlisé avec la tragédie d'une Belle Epoque qui ne le fut pas tant que cela, suite plus précisément à l'éruption le 8 mai 1902 de la Montagne Pelée. La ville reste jusqu'à nos jours marquée par cet événement dramatique. En bordure de la route, à la sortie de la ville, l'artiste François Piquet érige des sortes de statues arboricoles vivantes, emplies d'une mémoire douloureuse, il précise ainsi mettre en scène le concept de créolisation par le biais de l'art. Bref, une halte bienfaisante propice à de la poésie sur fond de mer et à un peu de bonne réflexion historique!



### 3. Rimbaud à Salatiga, au cœur de l'île de Java en Indonésie

Salatiga est une ville moyenne, typiquement indonésienne, située dans la province de Java Centre. Eloignée des sentiers touristiques de la région que sont Borobudur et Yogyakarta, la cité se trouve au sud de la grande ville côtière de Semarang. Elle est entourée de belles rizières plus ou moins étagées et de collines ayant pu échapper pour certaines au déboisement intensif. C'est dans ce lieu improbable qu'Arthur Rimbaud, en août 1876, après avoir débarqué aux Indes néerlandaises (au port de Semarang), puis déserté peu après son arrivée, aurait déposé sa valise, ou plutôt son baluchon, pour traîner ses guêtres dans ce bourg alors colonial et sous rude tutelle hollandaise.

On ne sait rien ou presque rien du trip de Rimbaud à Java sauf qu'il a atterri et séjourné quelque temps dans ce lieu. Ce qu'il y fit reste un mystère nimbé d'un voile susceptible de nourrir, hier comme aujourd'hui, tous les imaginaires du voyage, de la route et de la pensée nomade. Toujours est-il qu'en 1997, alors que la dictature de Suharto (et son « ordre nouveau » devenu désuet) vivait enfin ses derniers mois au pouvoir, un ambassadeur de France souhaitait, pour sa part, rendre un hommage au poète maudit préféré des Français (et de Patti Smith, entre autre) : une plaque commémorative fut ainsi fixée au mur de l'enceinte d'une résidence de la municipalité, un lieu où

sont habituellement reçus les invités officiels de la ville de Salatiga. Avec le recul, ce n'est sans doute pas ici que Rimbaud, s'il voyageait en 2013, aurait séjourné, mais sans doute dans un endroit plus interlope, plus malfamé, plus énigmatique aussi.

Lors de mon récent passage à Salatiga, j'ai rencontré ces trois « gardiens du lieu », dont aucun n'a jamais entendu parler de Rimbaud, mais, tout juste étonnés, ils furent apparemment heureux d'apprendre que le nom d'un illustre écrivain français était mentionné à dix mètres de leur bureau. Lorsque j'expliquai aux trois militaires en faction que le poète en question était jadis venu dans leur ville après avoir déserté, discrètement mais fermement, de l'armée de mercenaires hollandais, ils me rétorquèrent « ah, c'est bien, il était courageux, et puis il avait raison, puisque c'était l'armée d'occupation de notre pays ». Oui, bonne réponse... Pour la postérité, ils m'ont alors demandé de poser devant le poète plus si maudit que ça, histoire de montrer (et me prouver) leur complicité voire leur solidarité de cœur avec le choix politique (selon eux) de Rimbaud ! Après avoir quitté la France et l'écriture, ce dernier ne voulait pourtant plus que voir le monde, non plus pour le raconter mais pour le vivre pleinement.

Si, soudain réincarné, Rimbaud devait voir cette photo de bidasses souriants qui posent devant ce mini monument commémoratif qui lui est destiné, il n'en reviendrait sans doute pas. Mais, en son temps, il est bien revenu de Java puisqu'il passera la saint Sylvestre de l'année 1876 avec sa mère à Charleville, dans le nord de la France de son enfance. Enfin, bien loin des fameux « pays poivrés et détremés » dont Java faisait et fait toujours partie, on peut aisément imaginer que si d'aventure aujourd'hui cette image lui parvenait au fond du trou dans son coin du Père Lachaise, il devrait carrément se retourner dans sa tombe. Lui qui refusait tous les ordres, colonial ou non, ancien ou nouveau.

